

PAGEAU, Pierre, *Les salles de cinéma au Québec* (Québec, Éditions GID, 2009), 414 p.

Marc-André Robert

Volume 64, numéro 3-4, hiver–printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017982ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017982ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, M.-A. (2011). Compte rendu de [PAGEAU, Pierre, *Les salles de cinéma au Québec* (Québec, Éditions GID, 2009), 414 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 64(3-4), 203–206. <https://doi.org/10.7202/1017982ar>

car l'abandon des villages donne vie à l'idée que les Iroquoiens laissèrent choir leur titre sur les mêmes terres que les Français allaient occuper. Le livre introduit la présence de l'Autre dans l'histoire de la Nouvelle-France avec retenue, mais avec le récit haletant du massacre des colons, Moussette déploie sa pleine maîtrise de l'altérité des sens culturels qu'il a déjà théorisée dans « Sens et contresens » (1984) et « Les garnitures de fusils » (2000).

Soutenant cette vision complexe de la Nouvelle-France, on recense dans le livre le plein complément d'éléments archéologiques. Le texte s'appuie sur les inventaires d'objets et d'ossements retrouvés, sur les photographies d'artefacts importants, sur les cartes et plans bien choisis et, non moins, sur les descriptions du milieu, des vestiges et de la stratigraphie des sols. *Prendre la mesure des ombres* figure parmi les œuvres les plus achevées que compte l'archéologie québécoise et restera comme une contribution conceptuelle durable à l'archéologie historique.

BRAD LOEWEN
Département d'anthropologie
Université de Montréal

PAGEAU, Pierre, *Les salles de cinéma au Québec* (Québec, Éditions GID, 2009), 414 p.

Professeur de cinéma retraité du cégep Ahuntsic, animateur d'une émission sur le cinéma à Radio centre-ville et rédacteur à la revue *Séquences*, Pierre Pageau est aussi un grand collectionneur de cartes postales de salles de cinéma. Surtout celles d'avant les années 1960. Voilà qu'au début des années 2000, il décide d'explorer et d'approfondir l'histoire de ces salles à partir de cette collection. Il lui aura fallu quatre années de recherche méthodique, de dépouillement, de lectures et d'entrevues pour produire cet ouvrage qui arrive à point. Car jusqu'ici, on ne disposait d'aucune synthèse complète sur cette question. Le journaliste anglo-canadien Dane Lanken s'était déjà penché sur l'histoire des grands palaces de Montréal¹, tout comme Jocelyne Martineau avant lui², mais aucun ouvrage ni article ne faisait écho de l'histoire des salles régionales, pas plus que pour la période d'après les années 1940. Pierre Pageau complète (enfin!) cette

1. Dane Lanken, *Montreal Movie Palaces: Great Theatres of the Golden Era, 1884-1938* (Waterloo, Penumbra Press, 1993), 194 p.

2. Jocelyne Martineau, « Les palaces du septième art », *Continuité*, 41 (1988): 18-21.

histoire fragmentaire en ratissant l'ensemble des régions du Québec et pour une période couvrant la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 2000. Un projet certes ambitieux considérant l'immensité du territoire à couvrir et les spécificités régionales.

Pageau a cherché essentiellement à comprendre comment les salles de cinéma ont été et sont toujours des « objets historiques qui s'inscrivent dans l'histoire culturelle québécoise et, en particulier, dans l'histoire régionale du Québec ». Son hypothèse : l'attrait de l'écran chez le spectateur, qui remonte aussi loin qu'aux premiers temps des projectionnistes ambulants jusqu'au récents cinéma-maisons de nos foyers.

La salle de cinéma apparaît ainsi comme un véritable lieu social, synonyme d'une certaine vie culturelle selon l'auteur. Que ce soit au marché public, à l'hôtel de ville ou dans une salle paroissiale transformée pour l'occasion, situé toujours au centre-ville, le « lieu de projection » devient très rapidement la courroie de transmission d'une culture urbaine plus moderne ou libérale vers les régions. Lieu de socialisation, au même titre que le parvis de l'église, la salle de cinéma conserve, jusqu'à aujourd'hui, un caractère profondément culturel.

Pageau divise son ouvrage en quinze chapitres représentant chacun une des régions administratives du Québec. La première, Montréal, occupe naturellement la plus grande place de l'ouvrage, suivie par Québec. L'auteur consacre tout de même une quinzaine de pages en moyenne pour chacune des autres régions de la province (l'Abitibi-Témiscamingue, les Laurentides, la Montérégie et les autres), ce qui est tout un exploit. Puis, chacun des chapitres est divisé chronologiquement. Les informations qu'on y présente sont bien étayées, et l'analyse soignée. Les images, tirées de la collection de cartes postales mentionnée précédemment, sont d'une richesse archivistique impressionnante. Et puisque Pageau y étudie les salles en tant que lieu, il a eu le soin et l'intelligence d'inclure l'architecture à son spectre d'analyse, ce qui en fait une recherche unique et brillante. Il n'oublie pas même la question des salles parallèles, ou cinéma communautaire.

Deux annexes absolument nécessaires complètent l'étude. L'une concerne le cas de l'incendie du Laurier Palace de Montréal en 1927, événement hautement tragique (plus de 200 personnes y ont perdu la vie) et significatif dans l'histoire du cinéma au Québec (l'Église en fait une preuve de plus de l'immoralité du cinéma, désormais meurtrier!). L'autre annexe tourne notre regard vers le phénomène du ciné-parc, qui remonte aux

années 1940 et qui emprunte aux célèbres « Drive-Ins » américains. Activité familiale très populaire dans les années 1970 et 1980 au Québec, le ciné-parc contribue également à l'essor de la culture *teen*. Somme toute, deux compléments très enrichissants.

À la lumière du contenu, on peut clairement dire qu'il s'agit là d'un ouvrage de nature véritablement historique, bien qu'il ne fut pas écrit par un historien de formation. La méthode et la rigueur sont de mise. J'écrivais que Pageau intègre le développement de l'architecture des salles à son analyse. Il intègre également l'histoire des propriétaires de ces salles, puisque ce sont eux qui « insufflent une vie, un dynamisme à ces lieux ». Bien visé. Je déplore toutefois l'absence de notes infrapaginales et de références tout au long de l'ouvrage. Pageau mentionne d'entrée de jeu qu'il a consulté une grande quantité d'ouvrages et d'articles historiques afin de bien camper son objet d'étude dans son contexte historique, mais il est impossible d'identifier ces documents page après page. Choix éditorial? Peut-être... Mais certainement un mauvais choix pour un ouvrage historique.

Sur la question des salles parallèles aussi, nulle mention n'est faite du Service de Ciné-photographie provincial (1941 à 1961) ni de l'Office du film du Québec (1961 à 1975), deux organismes gouvernementaux de production et de distribution de films assez importants, sinon pour dire, dans la section réservée à Montréal, qu'ils ont été « très présent[s] dans les réseaux scolaire et communautaire [pour] promouvoir le cinéma éducatif » (p. 104). Or, le SCP et l'OFQ ont eu un rôle non négligeable dans la distribution cinématographique au sein des ministères, qui utilisaient ces films dans diverses activités promotionnelles et professionnelles en régions. Pageau a raison de préciser que ces films étaient surtout éducatifs, mais ils étaient aussi d'actualité, scientifiques et touristiques. De plus, si le réseau scolaire était le principal client du SCP et de l'OFQ, ce sont surtout les écoles protestantes qui étaient desservies. Par ailleurs, parmi leurs clients, on comptait les cercles agricoles (agronomes et agriculteurs), les hôpitaux, plusieurs associations professionnelles ainsi que le réseau de prévention des incendies. Il aurait donc été souhaitable d'avoir un peu plus d'information sur ces organismes gouvernementaux méconnus.

Enfin, si l'ouvrage a beaucoup de mérites quant à son contenu et à son originalité, on peut certainement déplorer le choix de son format, qui s'apparente peut-être trop au manuel scolaire. D'autant plus que la couverture (il aurait été souhaitable qu'elle soit rigide pour un tel format)

manque cruellement d'esthétisme graphique. Enfin, du côté de l'édition, l'impression en noir et blanc de la riche collection de photographies qui accompagnent et complètent le texte déçoit et donne à penser au travail à demi achevé. N'eût été de tout cela, l'ouvrage aurait fait un excellent livre de collection, style table à café.

Nonobstant ces quelques lacunes de fond et de forme, *Les salles de cinéma au Québec* contribue véritablement à enrichir l'historiographie du cinéma québécois. C'est tout ce qui importe vraiment.

MARC-ANDRÉ ROBERT
Université Laval

POULTER, Gillian, *Becoming Native in a Foreign Land. Sport, Visual Culture & Identity in Montreal, 1840-1885* (Vancouver, University of British Columbia Press, 2009), 390 p.

À travers le sport, Poulter nous décrit le processus qui transforme un colon britannique en Canadien. Il choisit, pour étudier cette transformation sociale et psychologique, un lieu, Montréal et une époque, de la rébellion des Patriotes à la rébellion du Nord-Ouest qui mène à la pendaison de Louis Riel, où naît cette nouvelle identité nationale.

Les caractéristiques de cette «canadiennité» sont principalement définies et défendues par une classe particulière qui apparaît avec l'urbanisation et l'industrialisation de Montréal, la classe moyenne, composée essentiellement d'anglophones, mâles et protestants, qui sont des marchands, des hommes d'affaires, des administrateurs, des professionnels (hommes de loi, médecins, ingénieurs, architectes), petits entrepreneurs, contre-maîtres, journalistes, commis de bureau. Ces gens se voient distincts de la riche élite financière, commerciale et terrienne et de la classe ouvrière. Les membres de cette classe moyenne créent et administrent les clubs sportifs qui naissent à cette époque. Pour eux, le Canadien est un homme du nord, façonné par le climat et la géographie. C'est un être en santé, hardi, vigoureux, fort, plein d'énergie, courageux, industriel, discipliné et porteur du progrès moderne.

Pour cette classe en émergence, les sports inculquent toutes leurs qualités à ces nouveaux Canadiens. Mais pas n'importe quels sports. Des sports nés à Montréal à partir des années 1840, et qui, par la suite, essaieront à travers le Canada : la raquette, la crosse et le toboggan. L'auteur y ajoute la chasse. La classe moyenne boude les sports nés en Angleterre, comme le cricket et le curling, pratiqués par les militaires et une élite